

rent aux rivages en les ébranlant par leur puissante secousse.

Un jour, dans la banlieue, un meunier nommé Sauvage fut tué, comme accapareur. Il était pauvre, n'avait que son moulin pour vivre et vivait misérablement.

Il fut massacré impitoyablement.

Quelques jours après, un autre meunier nommé Thomassin fut dénoncé; on l'accusait d'empoisonner la farine.

Son moulin, que le temps a respecté, agit encore aujourd'hui ses ailes noires sur le coteau de Marly.

Thomassin, dénoncé, fut renfermé dans la prison de Poissy.

La foule, affamée, ameutée, trompée, s'assembla aux portes de la prison, voulant tout briser si on ne lui livrait Thomassin.

Un Compagnon de la Croix qui travaillait à Poissy, courut par les bois, jusqu'à Versailles.

Il arriva haletant jusqu'à l'Assemblée nationale. On raconta ce qui se passait à Poissy.

L'Assemblée immédiatement députa cinq de ses membres pour aller à Poissy.

Ils arrivèrent au moment où les portes de la prison allaient être brisées.

L'évêque de Chartres était un des députés.

Il harangua le peuple, et déjà il parlait.

Une voix sortit de la foule; celle d'un Compagnon noir :

« Ils n'ont pas essayé de protéger Sauvage parce qu'il était pauvre; ils veulent sauver Thomassin parce qu'il est riche. »

A ces mots la fureur de ce peuple, un instant assoupie, se réveilla.

On envahit la prison.

On en tira le prisonnier pour l'achever, car il était déjà à demi mort d'épouvante.

Alors on vit un grand et terrible spectacle. L'évêque de Chartres et les députés se mirent à genoux; ils demandaient la grâce de Thomassin.

Ainsi et dès l'aurore de la Révolution la représentation nationale s'agenouillait, dominée et impuissante, devant les fureurs criminelles d'un peuple naturellement bon, mais égaré par des influences délétères du Compagnonnage.

Thomassin ne fut pas sauvé par les députés, il le fut par un curé, qui demanda qu'on permit à la victime de se confesser.

Le malheureux meunier se confessant attendrit le peuple, et la cause de l'humanité et de la dignité nationale fut, dans ce drame horrible, encore une fois sauvée par la religion.

Les meurtres de Foulon et de Bertier, provoqués par les Compagnons noirs, souillèrent de sang ces premières pages de l'histoire révolutionnaire.

Claude Chopin, pendant que ces événements se passaient avec une rapidité fatidique, se guérissait.

Sa convalescence, grâce aux soins du docteur Guillotin, du père Brulot et de Mlle Finette, fut rapide.

Dès qu'il put sortir, le jeune ouvrier visita Paris avec une curiosité singulière. Il ne pouvait travailler à aucun chantier; il portait encore en écharpe son bras blessé.

Quelque étranger qu'il fût aux grandes choses qui s'accomplissaient auprès de lui, il en devinait par instinct le sens caché.

Les scènes terribles et burlesques auxquelles il assistait tour à tour l'émuvaient profondément.

Faut-il le dire? A ces émotions si nouvelles et si étranges pour lui s'en mêlait une, l'émotion d'un souvenir caché au plus profond du cœur.

Il se rappelait la Miette. Il revoyait cette chaste apparition qui avait traversé, gracieux fantôme, le mystère de l'épreuve qu'il avait subie et des dangers si graves qu'il avait courus.

Il lui semblait avoir toujours devant les yeux le profil virginal et pur de la jeune fille.

Il croyait entendre dans ses oreilles la voix si douce qu'il avait pour la première fois entendue dans les souterrains du faubourg Saint-Antoine.

La même pensée obsédait son esprit et soulevait avec une implacable opiniâtreté.

« La Miette! la Miette! se disait-il, quel singulier nom! » et il pensait, et le cœur lui battait involontairement.

Ils s'en allaient quelquefois les long des rues, regardant en l'air, l'esprit tout-